

IRIGNY AUTREFOIS

QUAND LES MURS PARLENT...

Un siècle sépare ces deux photos d'une partie d'Irigny qui va disparaître. Il ne s'agit pas d'une mémoire de «nostalgie», de la réminiscence émotionnelle d'un passé révolu, mais d'un moment de l'histoire vivante d'Irigny à raconter à cette occasion.



La Place de la Croix-Jaune vers 1900

Que lisons-nous sur la carte postale ? «Une rue». C'est plus tard qu'elles auront chacune un nom. Celle-ci est étroite, le sol de terre battue est en légère pente. Les trottoirs d'accès aux entrées nous le montrent. Quatre personnages, en tenue légère, l'animent : une femme jeune dont le vêtement permet de dater la photo, deux enfants en liberté au milieu de la rue et au fond, devant le café-restaurant Vaganay, une autre femme. Il n'y a pas de terrasse sur la rue et, derrière le mur adjacent, on distingue les arbres de la propriété Porchet. On aperçoit aussi le campanile. Au premier plan, se trouve la boulangerie dont on voit en vitrine les pains alignés. Deux autres commerces suivent. L'un d'eux (ancienne mercerie-tabac, puis SERB) est une laiterie tenue par la sœur d'Antonin, le boulanger. Et enfin, la croix sur son socle est garnie de feuillages. Pour quelle raison ? Peut-être à l'occasion des processions du mois de mai.



En 2001 : la photo est prise dans la même perspective. L'aspect «bon enfant» a disparu. Nous sommes dans un contexte de ville. Les ouvertures de fenêtres sont les mêmes. Seuls ont été modifiés les crépis et les commerces sur rue qui, pour certains, ne sont plus là.

A l'entrée de la rue du 8 mai s'est ouvert «Le Marché de la Croix-Jaune». Une boucherie lui succèdera quelques années plus tard. La croix est toujours sur son socle. Elle a été repeinte en jaune par un Irignois soucieux de véracité ! On constate que la boulangerie est toujours là, le café aussi. L'architecture urbaine est identique.

Le café n'a toujours pas de terrasse car la rue est toujours aussi étroite, mais il en a une sur la «Place de l'Europe», qui a été ouverte après destruction du mur.



Devant la boulangerie, vers 1925.
De d. à g. Antonin, sa femme, leur fille Rose et deux amies

Trois générations de boulangers ont participé à l'animation de ce lieu et Claude VALOUR nous parle de ses ancêtres. Son arrière grand-père, Jean VERRIER, né en 1850, arrive à Irigny avec sa femme Gracia, s'installe dans la boulangerie place de la Croix-Jaune et achète une propriété à l'angle du Chemin de Champvillard (il n'a que la rue Froide à parcourir). Elle appartient toujours à la famille.

Autour de 1890, Gracia emmène son fils Antonin lors de ses livraisons dans les familles d'Irigny. Sur la photo ci-dessus à gauche, on voit que dans sa main gauche, elle porte les "houches", des baguettes de bois attribuées chacune à un client et dont les

IRIGNY AUTREFOIS

encoches correspondaient à chaque pain vendu. Il suffisait ensuite de compter le nombre d'encoches et de faire la note. On voit la grosseur des pains longs ou des couronnes, preuve de la consommation importante faite à l'époque.

Une facture de 1916 (ci-dessous), adressée à la famille Dunand, nous montre que le boulanger faisait un crédit de trois mois de consommation. Ici, celle du 1^{er} septembre au 31 décembre a été acquittée le 5 janvier 1917 (date du timbre quittance de 10 centimes) et représentait 415 kg de pain !



Antonin est né en 1880. Il va prendre la succession de son père et épouse Marie Pocachard, de Brignais.

Marie assure la vente dans le magasin. Les pains sont peu variés, vendus au kilo et réalisés avec le même type de farine. Les deux autres boulangeries d'Irigny vendent les mêmes. Le pain est véritablement la base indispensable de l'alimentation.

Au moment de la vogue, les boulangers confectionnent les «pâtés de vogue», sorte de grands chaussons aux pommes dont les anciens Irignois se souviennent encore, car ils étaient synonymes de festivités au village.

Le four sert aussi aux clientes qui apportent leurs plats à cuire.

Leur fille Rose aide aux livraisons, d'abord en vélo, puis en voiture. Elle est sans doute l'une des premières Irignaises à passer son permis de conduire en 1931.

C'est cette année-là qu'Antonin meurt et Marie assume la continuité de la boulangerie avec leur fils Pierre. Celui-ci a appris son métier sur le tas car il n'existe pas d'école spécialisée à l'é-

poque. Le four voûté est toujours alimenté au bois. On ne livre plus le pain à domicile.

Les pains proposés ont évolué : il y a davantage de variétés dans leur poids, et les boulangers fabriquent désormais des longuets et de petits pains individuels.

Rose épouse en 1934 un Irignois, contremaître à l'Entreprise Truffy. Ils habitent la maison familiale et ont trois enfants, dont Claude. Pierre meurt en 1955.

En 1956, Monsieur et Madame RIVIÈRE rachètent la boulangerie qu'ils vont exploiter jusqu'en 1978, date à laquelle elle est reprise par Jean-Paul et Michelle COMBE. L'enseigne prend un nom attractif et devient «La Tour Gourmande». L'activité a bien changé et la pâtisserie occupe une place importante d'autant que, depuis les années 1980, il n'y a plus de pâtisserie à Irigny.

En 2009, la boulangerie ferme. On sait que le lot de maisons dont elle fait partie est amené à disparaître.



On aperçoit aussi sur la photo de l'année 2001, à droite de la boulangerie, l'atelier de Monsieur Lucien JEANTET, fermé. Plombier-zingueur, inscrit à la Chambre de Commerce et de Métiers de Lyon, il s'installe à Irigny en 1937. Derrière ce portail de bois, fermé depuis longtemps et qui va disparaître, s'est exercée toute une vie et une passion d'artisan irignois.

Son en-tête de lettres montre la diversité de ses activités. Il avait une clientèle de particuliers et d'entreprises, tant à Irigny que dans les environs. Son fils Fernand le suit dès l'âge de 10 ans, "pour apprendre"... Il raconte avec affection ce métier paternel : l'atelier très bien équipé qui permettait de confectionner toutes les pièces de zinguerie destinées aux installations et aux réparations, ainsi qu'à la fabrication et à la pose des chenaux. Un autre des savoir-faire de Lucien était la réparation des puits, travail difficile, dont il avait une grande expérience. On dirait aujourd'hui qu'il était très polyvalent : «Il changeait le fond des lessiveuses, des seaux ou des sulfateuses en cuivre, réparait les fourneaux et les poêles à charbon». Aucun n'avait de secrets de fonctionnement pour lui. Il assurait en outre, pour la Mairie, l'entretien des fontaines.

Dans ce même atelier, Fernand va travailler avec son père quelques mois, avant d'occuper un poste à l'Arsenal. Lucien ferme son atelier en 1962.

Ainsi vécurent ces murs. Ils font partie du capital patrimonial d'Irigny, dans sa forme la plus modeste. Ils raconteront à ceux qui ne les auront pas connus, une histoire vivante et vraie.

Colette Chauvin

Sources : entretiens avec Claude et Josiane Valour (2010), avec Fernand Jeantet (2002).
Archives : Dunand/Chauvin

www.irigny.fr